

TANIZAKI Jun.ichirô

L'Éloge de l'ombre
Le Chat, son maître et ses deux maîtresses.

TANIZAKI Jun.ichirô, *L'Éloge de l'ombre / In. ei raisan* (1933). Texte traduit par René Sieffert (POF, 1977), présenté par J. Pigeot et annoté par J. Pigeot et René Sieffert. Préface et Chronologie de Ninomiya Masayuki p. XI à LXXI, (n .1). Paris. Gallimard. La Pléiade. *Œuvres* t. 1. p. 1469-1512.

Tanizaki Jun.ichirô (1886-1965) a donné *L'Éloge de l'ombre* en deux livraisons dans la revue *Keizai ôrai* (1932 et 1933, n.2) à l'âge de 47 ans, dix ans après le tremblement de terre de 1923, qui avait poussé l'enfant d'*Edo* (*edokko*, *Edo* étant le nom ancien de Tôkyô) à s'installer dans le Kansai, région de Kyôto et d'Ôsaka.

Lors de la construction de sa maison de style japonais, Tanizaki, qui n'entend pas pour autant renoncer au confort moderne, se trouve confronté à des choix difficiles, que ce soit pour le chauffage, l'éclairage, les toilettes, les cloisons coulissantes (papier ou verre ?), les ustensiles de cuisine ou autres. Cela l'amène peu à peu à une réflexion comparative sur l'Occident et l'Orient, portant principalement sur la sensibilité esthétique. Il inventorie des domaines très divers. En architecture, il souligne la verticalité des cathédrales par rapport à l'horizontalité des temples accentuée par l'auvent qui prolonge le toit, auvent que l'on retrouve dans la maison et qui est un facteur de création de l'ombre. Il s'attarde sur la peau des femmes, de nature fondamentalement différente, et relève combien l'ancienne pratique des dents noircies rendait leur teint d'une blancheur insurpassable. Il met l'accent sur la couleur trouble du jade, pierre précieuse par excellence pour les Orientaux, contrairement à la brillance du diamant prisée des Occidentaux. Il met en évidence le goût des éclairages vifs, allant jusqu'à celui d'un clinquant agressif chez les Occidentaux, contrairement à celui de l'ombre qui confère une présence incomparable aux jades anciens, dont la profondeur est rehaussée par la poudre d'or, véritable lumière. Il creuse ainsi le sillon de la sensibilité japonaise, du papier qui « met le cœur à l'aise » (1478) au « bruit de l'eau qui bout » du thé et le conduit au « ravissement » (p.1484).

Il ne fait aucun doute que le déménagement dans le Kansai, berceau de l'ancien Japon, n'ait modéré l'ardeur du partisan de l'occidentalisation que fut Tanizaki dans sa jeunesse et ne l'ait poussé à méditer le slogan de l'ère Meiji (1868-1912), lancé dans un pays forcé de s'ouvrir aux Occidentaux, qui incitait la population à cultiver l'« esprit japonais » tout en utilisant la « technique occidentale », *wakon yôsai*. Notons que l'auteur n'utilise pas le mot d'origine japonaise, *kage*, mais celui d'origine chinoise, *in. ei* (qui possède aussi le sens de nuance), ce qui confère à la notion d'ombre une dimension culturelle marquée. Cet essai, qui n'est pas sans humour ni auto-dérision, exprime la sensibilité de l'auteur, véritable jouissance physique qui le mène à la méditation, à l'extase, à l'empathie envers les choses, au sentiment du *mono no aware*, que Sieffert (1923-2004) traduit ici par « la poignante mélancolie des choses ». Et, réjouissons-nous, il semble que ce goût de l'ombre ne soit pas prêt de s'effacer chez les Japonais : près de cent ans après ce superbe essai, *Hokusai*, film de Hashimoto Hajime (2020), témoigne de sa vigueur.

Citations

« J'étais venu là précisément pour m'offrir ce plaisir, et bien entendu je me fis donner un chandelier ; c'est alors que je ressentis pour la première fois que c'était cette lueur incertaine qui mettait authentiquement en valeur la beauté des laques japonais. Les cabinets particuliers du *Waranji-ya* sont de petits salons de thé intimes d'une surface de quatre nattes et demie, dont les piliers du *tokenoma* et le plafond ont des reflets noirâtres, ce qui fait que, même avec une lampe électrique en forme de lanterne, il y règne une impression d'obscurité. Mais, quand on eût remplacé la lampe par un chandelier plus obscur encore, et que je pus observer les plateaux et les bols à la lueur vacillante de la flamme, je découvris aux reflets des laques, profonds et épais ainsi qu'un étang, un charme nouveau et tout autre. Et je sus que si nos ancêtres avaient trouvé cet enduit qui a nom « laque » et s'étaient laissé ensorceler par les couleurs et le lustre des ustensiles qui en étaient recouverts, ce n'était point l'effet d'un hasard. » p. 1481-82

« Et c'est la raison pour laquelle nous attachons une importance si grande, dans le choix d'une peinture, à l'âge et à la patine, car une peinture neuve, fût-elle à l'encre diluée ou de couleurs pâles, risque, si l'on n'y prête attention, de détruire l'ombre du *tokonoma* » p. 1489

« Toutefois, ainsi que je le disais plus haut, nous autres Orientaux, nous créons de la beauté en faisant naître des ombres dans des endroits par eux-mêmes insignifiants. » p. 1499

« Or, c'est précisément cette lumière indirecte et diffuse qui est le facteur essentiel de la beauté de nos demeures. Et pour que cette lumière épuisée, exténuée, précaire, imprègne à fond les murs de la pièce, ces murs sablés, nous les peignons de couleurs neutres à dessein. » p. 1487

TANIZAKI Jun.ichirô, *Le Chat, son maître et ses deux maîtresses/ Neko to Shôzô to futari no onna* (1936). Texte traduit, présenté et annoté par Cécile Sakai. Préface et Chronologie de Ninomiya Masayuki. p. XI à LXXI, (n.1). Paris. Gallimard. La Pléiade. *Œuvres* t.1. p.1513-1592.

Ce premier tome des *Œuvres* de Tanizaki dans la Pléiade couvre la période allant jusqu'à la guerre du Pacifique qui éclate en 1941 et se termine par ce texte, paru en deux livraisons dans la revue *Kaizô*.

Tanizaki met en scène non pas un triangle, mais un quatuor, composé de Shôzô, jeune commerçant indolent, de sa seconde femme, Fukuko, de sa première femme Shinako, et surtout de Lily, délicieuse chatte « écaille de tortue », objet de tous les fantasmes. Ajoutons la mère, qui a joué un rôle moteur dans le remplacement de Shinako par Fukuko, avec la complicité de son frère, oncle de Shôzô et père de cette seconde épouse dont le grand mérite est d'être fortunée. Un jour Fukuko reçoit une lettre de Shinako qui réclame la chatte et insinue dans l'esprit de la seconde épouse un doute sur le véritable amour de Shôzô : ne serait-ce pas l'ineffable Lily plutôt que l'épouse, quelle qu'elle soit ? Dès lors, Fukuko n'a de cesse que Lily soit remise à Shinako. Une fois le transfert opéré, les deux femmes se demandent combien de temps Shôzô va tenir, et naît dans les esprits un soupçon sur la véritable motivation de l'épouse délaissée : n'aurait-elle pas eu cette exigence pour faire revenir à elle le mari ingrat ?

Pour écrire ce texte, Tanizaki a utilisé, avec l'aide d'une secrétaire de la région, le parler du Kansai qu'il avait découvert et dont il appréciait de plus en plus le caractère. Ce récit plein de malice, de notations amusantes, de coups de pattes subtils, est interprété par Ninomiya comme une diversion au bruit de bottes qui se faisait de plus en plus insistant.

Citation

« Shôzô était extrêmement mécontent d'être traité, aussi bien par sa mère que par ses femmes, en enfant, en jeune idiot incapable de mener sa barque, mais pour autant il n'avait point d'amis qui pussent prêter l'oreille à ses récriminations : en gardant ces frustrations enfermées dans son cœur, il se sentait envahi par un indéfinissable sentiment de solitude, d'incertitude, qui n'avait fait que renforcer l'amour qu'il portait à Lily. Ce vague à l'âme, qu'en vérité ni Shinako, ni Fukuko, ni sa mère ne voulaient comprendre, seul le regard mélancolique de Lily le décelait vraiment et cherchait à le consoler, tandis que de son côté il pensait être le seul à pouvoir lire, enfouie dans l'âme de la chatte, cette tristesse animale qui ne sait s'exprimer devant les hommes – or ils étaient maintenant séparés depuis plus de quarante jours ! » p. 1579

Notes.

1. Nous respectons l'ordre japonais, le nom suivi du prénom, selon le souhait des Japonais, dont le professeur Ninomiya (1938-).

Pour la transcription : l'accent circonflexe indique une voyelle longue, qui compte pour deux syllabes ; le point au sein d'un mot signifie qu'il n'y a pas de liaison entre la consonne et la voyelle ; dans *in.ei* comme dans Jun.ichirô, le -n compte à lui seul pour une syllabe.

2. L'usage d'alors voulait qu'un écrivain publie d'abord ses textes dans une revue en plusieurs livraisons, avant que l'auteur ayant gagné en renommée et son texte ayant résisté à l'épreuve du temps, ce dernier ne fasse l'objet d'un livre.